

Response Page

The following responses were posted on the H-France discussion list in response to Annie Jourdan's review of Sudhir Hazareesingh, *The Legend of Napoleon* and Sudhir Hazareesingh's response to that review.

H-France Review Vol. 5 (November 2005), No. 119

The original review and response may be found on the H-France web page at:

<http://www.h-france.net/vol5reviews/vol5no119jourdan.pdf>

<http://www.h-france.net/vol5reviews/vol5no120hazareesingh.pdf>

22 November 2005

Sarah Hanley

sarah-hanley@uiowa.edu

In this very interesting exchange on the legend of "Bonapartism," it seems to me that an important scholarly work that fits into this 1815-1848 historical context is that of Alan B. Spitzer, *Old Hatreds and Young Hopes*, which so well traces the new generation who were given careers, place, etc. by Napoleon and thus became the opposite of their republican parents espousing the "old hatreds" instigating a new platform for long-lived legends.

29 November 2005

Roger Magraw

R.W.Magraw@warwick.ac.uk

Bernard Menager's *Les Napoleon du Peuple* (Aubier 1988) remains a key text on the populist appeal of the Bonapartist myth in the decades after 1815...

31 December 2005

Annie Jourdan

A.R.M.Jourdan@uva.nl

Réponse à Sudhir Hazareesingh, à propos de sa réponse au compte rendu sur la Légende de Napoléon de novembre 2005.

La réponse de Sudhir Hazareesingh à mon compte rendu pour H-France de novembre dernier m'incite à répondre à mon tour pour en réfuter deux points particulièrement injustes. Le premier touche aux liens entre le bonapartisme et le gaullisme (qui pourtant s'en distingue par le respect des choix démocratiques, attesté par le départ du général de Gaulle de 1969 à l'issue d'élections négatives).[1] Que de Gaulle ait fait montre par ailleurs d'une autorité impérieuse dans les années précédentes et qu'il ait été maintes fois comparé à un célèbre précédent (le gaullisme en tant que « bonapartisme de la décadence » de Furet), cela ne fait aucun doute et je le démontre amplement dans mon livre consacré aux mythes et légendes de Napoléon.[2]

Or curieusement, le professeur Hazareesingh se permet d'avancer qu'en tant que Française, « comme la plupart de [mes] compatriotes », je célèbrerais de Gaulle « tel un héros républicain et un champion des vertus libérales ». Voilà qui touche à la caricature--voire au stéréotype. Non seulement l'argument a des connotations essentialistes, puisqu'en tant que Française, je ne saurais que célébrer et admirer le fameux général--ce que je réfute avec d'autant plus de force que je suis expatriée depuis trente ans[3] et anti-gaulliste depuis toujours--mais il défigure mon interprétation beaucoup plus nuancée du phénomène. A l'inverse, j'ironise quelque peu sur ce qu'on pourrait appeler « la passion française »[4] pour l'homme providentiel qui par quatre fois a ébranlé ou assassiné la République--1799; 1851; 1940 et 1958--, et même si 1958 n'était pas un coup d'Etat dans le sens strict du terme, ce que les Français n'ont su évidemment qu'ensuite[5]. Ce que reproduit mon livre, ce sont les représentations de ce Sauveur bien singulier, qui est entré dans la postérité sous des traits amplement mythifiés. Mais les reproduire ne veut pas dire les partager. Sans doute le problème de la maîtrise de la langue joue-t-il un rôle dans cette « hinein » interprétation. Car le lectorat français lui ne s'y est pas trompé.

Ce qui vaut pour de Gaulle vaut pour Napoléon. Là, nous nous accordons. Napoléon est entré très vite dans la légende ou dans le mythe. Mais nous nous séparons sur l'ampleur du phénomène et sur les raisons qui ont pu l'encourager. Là où Hazareesingh perçoit un bonapartisme réel ayant des effets politiques substantiels, j'aurais tendance à lire une résurgence de la révolution et une transformation au cours des Cent Jours de Napoléon en « roi des jacobins ». Transformation stimulée par Restauration et les royalistes, mais aussi par les fédérations si bien étudiées par Robert Alexander. Cette interprétation m'est suggérée par les cris séditieux où jamais ne figurent des références à l'Empire, mais à la révolution. Le dernier ouvrage d'Emmanuel de Waresquiel, *L'histoire à rebrousse-poil. Les élites*, (Fayard, 2005) encourage lui aussi à penser ainsi, quand il note que le retour d'Elbe coïncide avec le « retour en force d'une Révolution imaginée, voire imaginaire ... ». C'est du moins ainsi qu'il est vécu : d'un côté, la contre-révolution ; de l'autre, la terreur, « avec pour enjeu, la maîtrise du passé ».[6] Il s'agit là, il est vrai, des élites et non du peuple. Mais dans les révoltes ou séditions, le discours populaire, dont les propos avaient déjà été analysés en détail par François Ploux et Bernard Ménager, est aussi et encore un discours révolutionnaire où s'entremêlent les références à 1789 et à Napoléon. Pourquoi préférer les unes aux autres, sinon parce que nos prémisses diffèrent ? De fait, l'auteur de la légende de Napoléon grossit et amplifie les manifestations populaires que, faute de mieux, j'appellerai, bonapartistes, là où je cherche à découvrir (à tort ou à raison) une pluralité d'expressions--bonapartistes,

républicaines, libérales. Nos prémisses diffèrent et c'est ce qui motive nos interprétations divergentes. Historienne de Révolution française et du Premier Empire, je suis attentive à ce qui a trait à ces deux périodes et prompte à les noter; historien du XIXe siècle, Hazareesingh qui connaît admirablement les fêtes de la Saint-Napoléon du Second Empire auxquelles il a consacré une forte étude, est plus sensible à ce qui peut passer pour des manifestations de bonapartisme.

Et c'est parce que je connais bien la Révolution et ses acteurs que je ne me hasarderai pas à transformer les premiers libéraux en bonapartistes. Benjamin Constant a pu célébrer l'empereur « libéral » de 1815, afin de faire oublier ses compromissions avec celui qu'il appelait un an plus tôt un usurpateur, il est revenu sur cette admiration et n'a pas renié ses propos de L'esprit de conquête et de l'usurpation de 1814, même pas dans ses Mémoires sur les Cent Jours. Mais il se refusait que l'on accable un homme dans la détresse et qu'on l'abandonne au moment où il établissait la liberté. Entre De la liberté des anciens comparée à celle des modernes de 1819 et ses Réflexions sur les constitutions de 1818-1820, Constant continue à promouvoir une véritable liberté individuelle et une constitution bien balancée, n'ayant rien de bonapartistes. C'est plutôt du côté des doctrinaires du genre Guizot que se retrouvent des lambeaux de l'héritage napoléonien. Encore ne faut-il pas oublier que ceux-ci admirent avant tout le modèle anglais.[7] De même, les libéraux doctrinaires ne sont-ils pas à l'origine de l'élection des conseils municipaux et des conseils généraux, qui restitue aux Français un droit de parole mis à mal par l'Empire? Cette démocratisation de la vie politique n'a rien de bien napoléonien.

On ne saurait nier en revanche que Louis Napoléon ne cultive passionnément le souvenir de son oncle et qu'il ne s'en inspire fréquemment, quitte à ajouter à une théorie qui n'en est pas une sa touche personnelle. Nuancer le bonapartisme français du Second Empire ne veut pas dire le nier. Sinon on ne saurait comprendre pourquoi le neveu de l'Empereur a accédé si facilement au pouvoir. Mais de là à affirmer que des millions de Français sont devenus bonapartistes en 1848, il y a un pas. La question qui se pose est plutôt de savoir pourquoi ils ont voté en masse pour le neveu de l'Empereur et donc quelles étaient leurs attentes et leurs représentations. Inversement on ne saurait avancer que le Second Empire n'a eu aucune popularité et par suite aucune légitimité et je ne me risque pas à le faire. J'ai simplement essayé de montrer que les résistances qui accueillirent le coup d'Etat de 1851 étaient d'une ampleur assez vaste pour témoigner d'une fidélité à des principes royalistes, républicains, socialistes ou libéraux. Que le régime ait ensuite réussi à s'imposer et à avoir une certaine popularité, les suffrages le confirment, de même que le plébiscite de 1870. Cela non plus je ne le conteste pas.[8] Une belle citation de George Sand apporte à ce sujet un éclairage intéressant : « La France va probablement voter l'empire à vie, comme elle vient de voter la dictature pour dix ans ; et je parie qu'elle sera enchantée de le faire ; c'est si doux, si flatteur pour un ouvrier, pour un paysan de se dire, dans son ignorance, dans sa naïveté, dans sa bêtise, si vous voulez : C'est moi maintenant qui fais les empereurs! ».[9] Félix Pyat, invoqué par Hazareesingh n'aurait pas dit le contraire. Par contre, on peut s'interroger sur la chute aussi brutale qu'inattendue du Second Empire, alors qu'il était devenu au fil des ans libéral, voire démocratique. Je ne saurais ici proposer de réponse. Mais à trop focaliser sur le bonapartisme, on minimise l'impact des autres courants et des oppositions, ce qui rend difficile de comprendre la politique de la fin du siècle. De là l'attention que je donne au républicanisme ou au libéralisme. De là l'attention que donne par ailleurs Waresquiel au royalisme du siècle, trop délaissé jusqu'ici par la plupart des auteurs. De là aussi, mais sur un autre plan, l'attention que prête Rosanvallon au jacobinisme.[10]

Un deuxième reproche que je juge immérité est celui des sources. Le professeur Hazareesingh disqualifie d'avance mon ouvrage--une synthèse grand public certes, mais pas moins sérieuse-- sous prétexte qu'il n'est pas le résultat d'une recherche d'archives et qu'il se fonde avant tout sur des ouvrages de références ou des mémoires divers. Mais ces ouvrages de référence sont eux-mêmes issus de vastes recherches dans les archives départementales et je les mets à profit dans une perspective plus large. Ils m'ont permis, sans avoir à attendre l'achèvement des travaux de mon collègue impliqué ici, d'avoir un aperçu des réactions, des pratiques et des discours populaires. Les ouvrages de Ploux et de Ménager sont du reste fort peu cités dans la légende de Napoléon et surtout pas invoqués en tant qu'ouvrages précurseurs, ce dont j'avais pris note sans pour autant insister là-dessus dans le compte rendu. Riche des résultats de ces recherches scientifiques, notamment celles de Ploux, beaucoup plus nuancé que ne l'était Ménager, en ce qu'il s'interroge sur les émetteurs des rumeurs, pourquoi serait-il utile que je mène moi-même une enquête ? Grâce à ces précédents, j'ai pu examiner d'autres documents et me concentrer sur ce qui m'intéressait plus particulièrement : les diverses expressions politiques du premier dix-neuvième siècle. Et ce n'est là qu'une première enquête, digne d'être poursuivie, puisqu'on en sait fort peu sur le sujet, justement parce que les historiens jusqu'à présent se sont trop concentrés sur le bonapartisme.

La question des sources me fait penser du reste à la dispute entre Furet et Cobb et au problème de l'histoire-récit versus l'histoire-problème. Un ouvrage n'aurait-il de valeur scientifique que sur la base de nouvelles séries d'archives (re)découvertes et livrées aux lecteurs ? Qu'en est-il de l'interprétation qui, on l'a vu, est surtout ce qui différencie nos deux approches et qui s'avère être le point fondamental de tout ouvrage historique ? La quantité des sources y contribue-t-elle ? On sait pourtant que l'histoire quantitative n'a pas apporté les résultats attendus et que les échantillons sont aussi valables que le sont les séries. Et puis, comme ironisait (un peu injustement) Furet, « le talent littéraire donne de la vie à ce qui est une réécriture des archives ; il n'y ajoute pas une idée ».[11] Mes Mythes et légendes de Napoléon sont-ils moins scientifiques parce qu'ils réactualisent les textes des politiques du XIXe siècle ou de ceux du XXe siècle--que ce soient Rémusat, Louis Blanc, Garnier-Pagès ou de Gaulle, Mitterrand et Jospin ? Y a-t-il enfin un obstacle à écrire l'histoire à partir d'une multiplicité de sources, dont font partie intégrante également les images figurées ou mentales et parmi elles les caricatures du Premier Empire et de Restauration ou les images populaires qui leur font suite ? Ne s'agit-il pas là de sources primaires ? Certes, celles-ci ne sont pas seulement des manifestations populaires ; elles sont diversifiées, comme l'étaient les réactions à Napoléon.

On le comprendra: si nous étudions un même phénomène: le mythe ou la légende de Napoléon, notre angle d'approche diffère fortement, du moins à première vue. Car, Hazareesingh ne peut lui non plus se passer des documents officiels, des mémoires, des ouvrages de référence ou des images. Une étude des pratiques culturelles populaires ne saurait à elle seule déboucher sur des interprétations sûres, surtout parce qu'elles sont reproduites par ceux qui en recueillent les expressions : la police et les préfets. On est là donc face à une représentation « au second degré ». Et l'historien y surajoute la sienne. J'y vois de plus en plus une aporie propre à l'écriture de l'histoire, qui me semble être surtout celle des représentations diverses colportées depuis l'événement ou la vie et la mort du personnage. De là l'idée que le réel de l'historien (qu'il soit puisé dans des sources élitaires ou populaires) n'est qu'une illusion.[12]

NOTES

[1] A ce sujet, mon livre *Mythes et légendes de Napoléon*, (Privat, 2004), p.197. Le respect des choix démocratiques est impensable chez les Bonaparte. Imaginez-vous un Empereur se démettant de son titre par refus du peuple d'entériner sa proposition.

[2] *Ibid.*, pp. 136-141.

[3] On sait combien influe sur nous le fait d'avoir deux nationalités et de vivre dans une culture différente. Je ne suis donc ni française, ni néerlandaise, mais un peu les deux à la fois. Mais quoi qu'il en soit, en principe, on ne juge pas d'un ouvrage d'après la nationalité de l'auteur!

[4] Et là je me permettrais d'être aussi quelque peu essentialiste.

[5] Voir *Napoléon, le monde et les Anglais*, Autrement, 2004.

[6] E. de Waresquiel, *L'histoire à rebrousse-poil. Les élites, la Restauration*,

[7] L. Jaume, *L'individu effacé ou le paradoxe du libéralisme français*, Fayard, 1997, p. 136. Et même si Guizot avoue qu'il y a « beaucoup à apprendre de Bonaparte ».

[8] *Mythes et légendes de Napoléon*, op.cit.,pp. 95-102. Par contre, je regrette beaucoup de ne pas avoir eu à l'époque de l'écriture de mon livre l'ouvrage de Hazareesingh sur la Saint-Napoléon (*The Saint-Napoleon. Celebrations of Sovereignty in Nineteenth-Century France*, Harvard University Press, 2004. Je minore beaucoup trop cette fête.

[9] G. Sand, *Correspondance*, XI, Garnier, 1976. Lettre à Mazzini du 23 mai 1852.

[10] P. Rosanvallon, *Le modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 à nos jours*, Seuil, 2004. Voir notamment p. 223 où Rosanvallon décrit Benjamin Constant comme un « libéral traditionnel » - et par suite non jacobin.

[11] F. Furet, « En marge des Annales. Histoire et sciences sociales », *Le Débat*, no. 16, 1971, p. 123. Et « De l'histoire-récit à l'histoire-problème », *Diogène*, no. 89, 1975.

[12] E. de Waresquiel dans le texte cité avance lui aussi une idée similaire, sans la pousser à son acmé.